

Brèves littéraires

Brèves

Déchirement

Andrée Casgrain

Numéro 53, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5281ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Casgrain, A. (1999). Déchirement. *Brèves littéraires*, (53), 11–14.

ANDRÉE CASGRAIN

Déchirement

Tu n'es pas rentré. J'ai laissé la table mise au cas où...
Sous la cloche de verre, ton gâteau préféré.

Dans ta chambre, des traces de ton passage. Partout,
je te retrouve.

Je pressentais que tu ne rentrerais pas. À midi, lorsque tu t'es pointé hors de ton repaire, tu avais ton air hagard. Je t'ai salué. Tu ne m'as pas vue, ni même entendue. Sous la douche, tu as flâné. En adolescent grégaire, tu en es sorti la tête basse, les pieds lourds. Tu t'es traîné jusqu'à la table. Affalé, sans dire un mot, tu as ingurgité un gros bol de céréales et calé, d'un trait, un grand verre de jus.

Je t'ai regardé longuement sans reconnaître le gamin joyeux que tu étais. Ta démarche est celle d'un vieil homme, démuni et accablé par des nuits d'enfer. Ton jean, troué et mal ajusté, assorti d'un gilet difforme, dissimule mal ton corps en métamorphose. Ta tignasse protège tes yeux apeurés des éclats d'un monde dévasté.

Il n'y pas si longtemps, il me semble... C'était hier, peut-être avant hier. Je fredonnais en posant ma main

sur mon ventre rond pour bien te sentir. Tu m'habitais. Et puis, le moment est venu de nous connaître. La joie anticipée de te prendre dans mes bras livrait bataille au déchirement de te voir quitter mon univers. Haletante entre chaque contraction, je t'ai aidé à naître. Tu pleurais. Moi aussi. Nous étions heureux. Tu t'es abreuvé de mon lait. Nous nous sommes assoupis. Des liens plus forts qu'un cordon nous unissaient.

J'ignorais alors qu'à chaque étape de ta vie je revivrais ce tiraillement entre le bonheur de te voir grandir et la peine de me séparer de toi. Aujourd'hui, à ton tour, tu effiloches les liens. Et je sais qu'il le faut.

Mutant, tu revendiques un territoire plus vaste et une liberté sans tutelle. Je baisse les bras et sombre dans tes absences, chahutée par tes soubresauts de rébellions. Tu m'es étranger. Ma main sur mon ventre ressent le vide. Plus de musique. Plus de rire. Que des silences entrecoupés de sons incompréhensibles, des appels de détresse dont tu connais le code.

Tes affronts détruisent mes forteresses. Tu t'approvisionnes de mes restrictions et dévastés mes oasis de paix. Tu revendiques mes terres et t'appropries mes biens. Et je ne l'avais pas prévu, pas si rapidement du moins.

Avant de retourner à ta tanière, tu t'es arrêté longuement devant le réfrigérateur et, suspendu à la porte, as interrogé ton estomac alors que c'est ton cœur qui crie famine. Puis, tu t'en es allé en balbutiant ton mécon-

tentement de n'être pas rassasié. Je t'ai quand même rappelé l'heure du souper. Mots banals, pour me rassurer.

Soudain, j'ai cru entendre un faible « Salut ! m'man » avant que la porte ne claque. À ce moment-là, j'ai su que tu ne rentrerais pas.

Toute la soirée, j'ai attendu ton pas dans l'escalier, ta voix au téléphone, un signe de vie. Il n'y a pas de « monitoring » pour ces cas-là. J'ai regardé la télé sans rien voir, arpente la maison de la cuisine au salon, du salon à ta chambre. Plus d'une fois, je me suis appuyée au chambranle de ta porte. En maudissant ton désordre, je t'ai détesté de me causer tant d'inquiétude et t'en ai voulu de ne pas être conforme à mes attentes. Je n'entendais que mon cœur battre. Le tien... il s'épuise à me faire comprendre qu'il est temps pour toi de t'affranchir. Impuissante à t'aider, je maudis cette douleur à te mettre à nouveau au monde.

Les nouvelles balaient l'écran d'un flot de malheur. Soudain, un reportage spécial. Des adolescents manifestent au centre-ville. L'un d'entre eux prend la parole. Je te reconnais. Le poing levé, l'air arrogant, tu exiges au nom des tiens le droit à la libre expression. Tu parles fort avec des mots que je ne te connais pas. Tu t'insurges contre les bourgeois, contre les nantis, contre moi...

J'éteins la télé et retourne à ta chambre. Ton désordre, tes posters, tes flots de vêtements épars... Plus d'une

fois, je respire profondément. Du revers de la main, je sèche mes larmes. Pourvu que la nuit ne soit pas trop fraîche...

La porte est déverrouillée, le garde-manger rempli. Je sais que tu rentreras un jour, un soir... Peut-être tantôt ! C'est pourquoi j'ai laissé la table mise au cas où... Sous la cloche de verre, ton gâteau préféré.